

Corinne Mercadier

L'acte photographique est un acte poétique

Contrainte de renoncer au Polaroid, Corinne Mercadier invente une nouvelle esthétique avec les outils du numérique et redéploie son univers onirique.

par **Virginie Luc**



CORINNE MERCADIER «Toute pensée» de la série «Solo», 2011-2012

«Je n'avais pas le choix. Des images étaient en moi. Il fallait qu'elles existent», dit Corinne Mercadier, 58 ans, de sa voix douce et claire.

Trois années de recherches se sont écoulées, chargées de doutes et de peurs. «Tout d'abord, je n'ai pu que dessiner», constate l'artiste, formée à l'université d'Aix-en-Provence, aujourd'hui enseignante en arts plastiques. «Chaque dessin était un possible, un rêve...»

Des carnets noircis d'esquisses, de croquis, de notes et de citations – Nerval, Rilke, Kafka –, de mises en garde aussi – «Attention à la présence physique des éléments! Le symbolique n'est pas plastique

en soi», note Corinne. Autant de tours et détours qui lui ont permis de trouver son identité, de s'approcher au plus près de ses visions et de leur donner corps. «En autodidacte, j'ai appris à retranscrire la matière de mes dessins avec les outils numériques. Je savais ce que je cherchais, ce qui m'a aidée à ne pas me noyer dans une technologie extrêmement performante.»

Aux tons pastel des séries Polaroid des années 2000 – des captures d'une première photo faite au Leica dans lesquelles Corinne cherchait à «perdre le maximum de définition pour créer le mystère» – se sont substituées des couleurs désaturées et assombries ainsi

qu'une définition d'une précision sans faille. L'inhumanité de paysages vides, rigoureux, «plus universels» a succédé à l'intimité des premières scènes.

Pourtant, les images des séries «Black Screen» et «Solo», qui inaugurent cette nouvelle ère numérique, n'en sont pas moins étranges. Plus encore, peut-être. Car, dans la crudité de leur définition et l'obscurité de leur couleur, elles délivrent une charge de véracité et d'irréalité qui ne peut que semer le trouble. C'est cette atmosphère inquiétante, où la nuit irradie, qui crée un décalage avec le réel.

«Comment se fait-il que la poésie traverse tant de

précision?» se demande Corinne, elle-même surprise. C'est l'effet de l'éclairage, qui est aussi silence et absence. «J'ai élaboré la lumière de ces photographies en dessinant et en écrivant. J'ai une attitude de peintre face à la photographie. Je peux revenir sur une image pendant six mois s'il le faut. En revanche, je ne fais jamais de collage ou de montage numérique. Chaque photographie est une scène qui a eu lieu.»

D'une image l'autre, les mêmes hantises resurgissent. La solitude – paysages oubliés, des hommes et silhouettes énigmatiques. L'abstraction – objets lancés, souples ou rigides, sculptures produites par l'artiste ou objets quotidiens, qui sont «comme des dessins dans l'espace». La géométrie – empreintes précises des ombres, toile de fond noire...

«C'est la nuit qui continue. Et même si ce n'est pas la nuit, on ne sait pas si c'est le jour», sourit Corinne Mercadier, qui poursuit l'exploration de l'espace du dedans, en direction peut-être de ce qu'Henri Michaux appelait le «lointain intérieur». Car de quoi s'agit-il, si ce n'est d'un voyage mental dans l'inconnu ou, plus certainement, dans l'insoupçonné? «Je lutte contre l'immensité, l'infini, l'anonymat et, pourtant, c'est la matière de mon travail. C'est captivant, car c'est une peur mêlée de désir.»

Les photographies de Corinne Mercadier livrent quelque chose d'immuable et d'étrangement humain en se soumettant à l'épreuve du dénuement et de l'aléatoire. Son œuvre figure une autre fable des origines. ●

A voir : «Corinne Mercadier, photographies 1999-2012», galerie de l'Arsenal, Metz. Jusqu'au 10 mars.

A lire : «Devant un champ obscur», de Corinne Mercadier, Filigranes Editions, 25 euros.